



Vue d'ensemble depuis l'est.

En effet, la nef était alors charpentée, comme en témoigne un léger décrochement à la base de la voûte actuelle.

La troisième phase se caractérise par l'adjonction du donjon carré. Plus large que le logis, il a trois niveaux et sa construction est parfaitement homogène jusqu'aux parties restaurées. Le logis est alors rétréci à sa dimension actuelle, surélevé, et un nouveau toit en bâtière est installé, couvert de lauzes.

A l'intérieur, un niveau est ajouté, planchéié. Une porte permet alors la communication entre le logis et le donjon. Un hourd est installé, plus haut que le précédent. En effet, on utilise la galerie supérieure des trous de boulin de la phase intérieure qui devient le niveau inférieur des nouveaux hourds. Une porte dans la façade ouest du donjon permettait l'accès

à cette galerie extérieure, de façon permanente. La chapelle est modifiée : une voûte en berceau plein cintre sur la nef remplace la charpente primitive. Mais les murs ne résistent pas à cette pression nouvelle. Ils s'évasent car ils ne sont pas assez épais. Les constructeurs s'aperçoivent du danger puisque l'abside reste charpentée. L'ajout de la voûte nécessite la surélévation du toit en bâtière, couvert de lauzes.

De plus, on installe un clocher au sommet de la façade sud.

Lors de la quatrième et dernière phase, avant l'abandon du site, l'on remarque surtout d'importants aménagements en terme défensif. En effet, le hourd du logis est abandonné au profit d'une bretèche construite au-dessus de la porte ouest du rez-de-chaussée.

HISTOIRE DU CHÂTEAU AU XX^e SIECLE

Abandonné depuis plus de cinq cents ans, les ruines de Calberte sont données à Daniel Darnas, un orfèvre lyonnais, en 1964. C'est alors une restauration patiente des bâtiments du château qui commence au début de l'année 1965 et qui est conduite, vacances après vacances et sans le concours d'entreprises spécialisées, pendant plus de trente ans. Des travaux

menés à l'échelle d'une famille de cinq personnes (dont trois enfants) et qui concernent sept bâtiments. Puis, à partir de 1984, une longue étude archéologique porte sur les bâtiments de plusieurs quartiers de l'habitat déserté qui se développe au pied du château lui-même.

Une baie, de type archère, haute et étroite, est percée dans le mur ouest. On ajoute un couronnement de merlons et créneaux.

Les ajouts de cette phase, les plus endommagés, furent bâtis avec un mortier de chaux de très mauvaise qualité, tombant en poussière.

Ce travail de maîtrise laissait complètement dans l'ombre le village déserté installé sur les flancs nord et est du piton rocheux. C'est pourquoi je décidai une recherche monographique, à la fois archéologique et historique sur l'ensemble de la paroisse de Saint-Germain-de-Calberte dans le cadre d'un doctorat. L'examen attentif des structures encore enfouies du village déserté, allié à celui des structures visibles, ont révélé une conception quasi « urbanistique » de cet habitat. En effet, la présence d'une double enceinte, l'une séparant le château et ses dépendances, et l'autre protégeant les bâtiments de l'habitat, la position des bâtiments, parallèles entre eux et perpendiculaires aux enceintes et la très rare présence de reprises de maçonnerie donnent une impression d'homogénéité supposant une durée de vie de cet habitat encore difficile à évaluer mais qui ne semble pas dépasser trois cents ans. Les circulations à l'intérieur de l'habitat ont la forme de rues orientées est/ouest et nord/sud.

Certains bâtiments sont séparés par des andrônes⁷, espace destiné à recevoir les eaux d'écoulement des toitures. Les maisons sont toutes bâties en pierres de

schiste, montées à pierre sèche, sans aucun mortier. Elles sont couvertes, selon les cas, de toits en bâtière ou de toits en appentis. L'imbrication des édifices les uns avec les autres est toujours complexe car ils s'articulent en fonction de l'étagement.

En effet, l'utilisation d'étages de soubassement⁸ est très fréquente. Il serait incomplet d'évoquer l'analyse des structures visibles sans dire quelques mots des terrasses aménagées pour l'agriculture, appelées *bancels* ou *faïsses*. Elles se présentent comme de petites surfaces planes, dont la terre est retenue artificiellement par un mur de soutènement, souvent construit avec un seul parement. Elles permettent également d'installer des passages nécessaires à la circulation horizontale, mais aussi verticale grâce à la construction de petits escaliers dans le mur de soutènement. Elles ont été construites sur les quatre flancs du piton.

Le côté sud est largement privilégié avec 11 rangées successives.

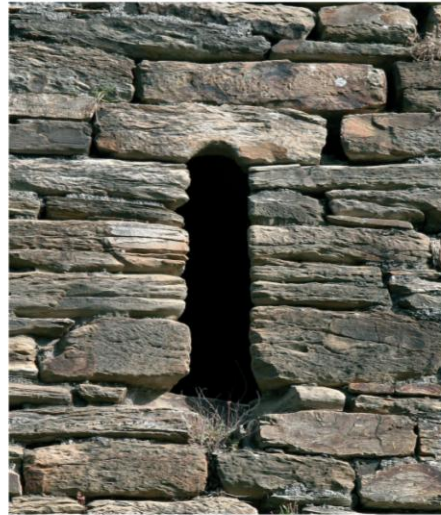
La fouille archéologique programmée porte sur l'habitat depuis 1986. Trois secteurs bâtis, appelés « quartiers » par commodité, ont été étudiés en totalité : l'un au nord-ouest, au sein de l'enceinte villageoise (zones III à V), le second au nord-est (zone VI) et le troisième à l'est (zone VII), à l'extérieur de cette même enceinte. Les deux derniers présentent une fonction artisanale dominante.

⁷ andron, m. = androna, f. Ruelle, cul-de-sac ; espace qui sépare deux maisons voisines, in Alibert L., *Dictionnaire occitan-français d'après les parlers languedociens*, Toulouse, 1965, 701 p.

⁸ La surface du rez-de-chaussée est toujours inférieure à celle du premier étage, dont l'accès est souvent indépendant (par l'extérieur).



Ébrasement intérieur d'une meurtrière du logis.



Meurtrière.

texte, certes tardif (1602), mais qui fait référence aux ancêtres de Jeanne de Folhaquier, dame de Saint-Julien-d'Arpaon, Pierre-Raimond et Frézal de Folhaquier qui avaient servi Raimond et Bernard Pelet, barons d'Alès au XIV^e siècle⁵. En 1344, Hugon de Folhaquier est procureur de noble Bernard de la Fare⁶: ce dernier a les droits de justice au Folhaquier et dans la paroisse de Saint-Martin de Campselade (Bassurels). Sous réserve de nouveaux éléments, il semble donc que les seigneurs du Folhaquier ont été inféodés aux barons de la Fare.

Néanmoins, si les éléments historiques sont peu nombreux, l'architecture nous permet d'aller

un peu plus loin dans les datations. En effet, nous avons vu que la tour carrée a été bâtie sur un édifice plus ancien, dont les murs sud et est servent d'enceinte. En pénétrant à l'intérieur de la basse-cour du château, plusieurs bâtiments se détachent, en plus de l'imposante tour: tout d'abord, un vaste corps de logis qui se développe à l'est de la tour, puis un second qui part en retour, en direction du nord, et dont l'angle nord-est est fermé par une tour semi-circulaire.



Denier de Raimond V de Provence, (vers 1170).



Monnaie d'Anduze, avers.

⁵ Chassin du Guerny Yves et Brigitte Bonifas, *Châteaux et maisons-fortes du département du Gard*, 1990, pp. 91-94.

⁶ Castan Jean, « La Fare, haut-lieu du Val Borgne », in *Almanach du Val Borgne*, pp. 80-87.



Mur sud du logis le plus ancien.



Intérieur d'une baie romane, couverte d'un arc en plein cintre à claveaux de schiste (mur nord de l'église).

Photos JLC



Sceau ou fil à plomb médiéval (ruines de la chapelle castrale).



Revers, (de 1145 à 1248).



Denier émis par Thibaud, évêque de Vienne entre 952 et l'an mil, à l'effigie de Saint Maurice.

Les vestiges d'un petit édifice appuyé contre la façade nord de la tour sont difficiles à interpréter : les murs sont néanmoins médiévaux. Le logis rectangulaire situé au sud est le plus ancien bâtiment de l'ensemble castral. Composé d'au moins deux niveaux conservés, il était éclairé par trois baies en forme de meurtrières au premier étage, ménagées dans le mur sud. Leur embrasure est couverte d'un arc brisé en schiste. Les maçonneries sont liées par un mortier de chaux de qualité. En revanche, aucun décor, ni aménagement ostentatoire. Seule une petite niche couverte d'un arc semi-circulaire à claveaux de schiste très régulier offre un exemple soigné, peut-être datable du XII^e siècle et au plus tard du XIII^e. Une seconde a été volontairement bouchée et est en partie occultée par la construction plus tardive de la tour.



*Porte d'entrée de la cour intérieure (datée 1546),
protégée par un assommoir et deux bouches à feu.*

La « grande tour »⁸ n'a pas été brûlée mais pillée. Dans ce même document, la vicomtesse de la Charce indique avoir dépensé près de 8000 livres pour remettre le château en état.

Aujourd'hui, le château des Plantiers présente un ensemble complexe à cour fermée, de forme grossièrement rectangulaire. Le long de la Borgne, un long corps de logis construit au début de l'époque moderne, sans doute dans la première partie du XVI^e siècle, présente trois belles fenêtres à croisées à l'étage : il s'agit vraisemblablement du bâtiment signalé en 1553. Les ouvertures, fenêtres et portes, des deux autres bâtiments de plan rectangulaire fermant la cour ainsi que celles de la petite « tour » carrée à l'angle sud-ouest semblent contemporaines. La porte d'accès principale à la cour intérieure, datée 1546, a été conçue avec un assommoir, encore bien visible, et deux bouches à feu de part et d'autre de l'ouverture. Ces éléments défensifs, ainsi que la quasi-cécité du rez-de-chaussée du logis sud du côté de la rivière, indiquent la volonté de renforcer la défense en reliant le logis sud, mais aussi les autres bâtiments en retour, avec l'ancien donjon médiéval.

⁸ ADH, C 258.



*Donjon, côté cour, percé, au rez-de-chaussée,
d'une porte à arc brisé.*



Détail des claveaux de schiste vert de l'arc brisé.



Baie médiévale couverte d'un linteau monolithique trilobé.



Blason non identifié séparant en deux la date 1546 (porte d'entrée).



Vue intérieure des meurtrières (bâtiment annexe).

En effet, seule la tour carrée, à la droite de la porte de la cour, est d'époque du Moyen Âge. Ce donjon, élément d'origine intégré dans les édifices postérieurs, est massif et remarquablement construit. Les chaînages d'angle, en schiste vert, allient solidité, qualité et esthétique. De la même façon, l'arc brisé qui couvre la porte d'accès à l'édifice est superbe, avec des claveaux de dimensions exceptionnelles pour avoir été taillés dans du schiste. Une petite fenêtre médiévale subsiste également au troisième niveau de la façade sud, couverte d'un arc trilobé façonné dans une pierre de schiste vert monolithique.



Les barres de blocage existent encore par la suite mais sont ménagées à l'arrière de la porte elle-même, elles ne s'encastrent plus dans les murs. Ce bâtiment est sans doute le plus ancien de l'ensemble, de type donjon, mais très vite aggloméré avec le corps de bâtiment ouest et celui du nord. La fermeture à l'est est réalisée aux XIV^e/XV^e siècles. Le dernier petit bâtiment au sud-est, fermant la cour, est de type tour et avait vraisemblablement un rôle défensif. Le modèle d'encadrement de la porte plaide pour une datation de l'époque moderne (XVI^e siècle ?). La façade est du bâtiment est a été entièrement modifiée aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Il faut enfin noter la présence d'un bâtiment en ruine, prolongeant au nord le corps de bâtiment est. Une meurtrière ainsi que la porte d'accès à l'est, en rez-de-chaussée, laissent penser à une datation médiévale, en lien vraisemblable avec le bâtiment nord. En outre, la présence des vestiges de la citerne, aux abords de la porte, laisse penser



Détails des moulures d'une fenêtre à croisée et de portes avec un arc en accolade et un linteau à moulure simple (fin Moyen Âge).

que le château médiéval possédait, à l'origine, un ensemble de bâtiments plus complexe, englobant ces éléments, et que la fermeture progressive en cour fermée, sans doute pour des raisons de sécurité, a entraîné l'abandon des bâtiments les plus excentrés pour les cantonner à une fonction non résidentielle de type agricole.



L'église et le château au deuxième plan.



« Coup de sabre » de reprise bien visible.



Le château de Gabriac est aujourd'hui un bel ensemble restauré. Il a gardé les traces, dans ses murs, des différents aménagements. La destruction³, violente *a priori*, de la façade est du bâtiment est expliquée par les encadrements des XVIII^e et XIX^e siècles des portes et fenêtres. Les débris des anciennes ouvertures ont été soigneusement conservés et les

relevés de ces éléments permettraient peut-être de reconstituer en partie la façade de la fin du Moyen Âge ou du début de l'époque moderne.

³ Dans la première moitié du XVII^e siècle; d'après l'Abbé Foulquier, *Notes historiques sur les paroisses des Cévennes*, tome II, re-print 1991, pp. 330-336.

L'ÉGLISE ST-JEAN DE GABRIAC

La petite église paroissiale Saint-Jean-Baptiste a été construite à peu de distance du château. Elle présente une belle abside romane en schiste. Le mur sud de la nef a été remonté : les « coups de sabre » sont bien visibles. Le cimetière s'étendait vraisemblablement sur la parcelle attenante : des membres des Cadoines de Gabriac y furent ensevelis. En 1280, l'église sert de lieu à l'établissement d'un acte de l'enquête du paréage concernant les fiefs du roi et de l'évêque du Gévaudan¹. En 1312² le prieuré-cure est mentionné; ses vestiges sont visibles aux abords.

¹ Boullier de Branche, *Feuda Gabalorum*, tome 2, 2^e partie, p. 299.

² ADL G 2083 ; d'après l'Abbé Foulquier, *Notes historiques sur les paroisses des Cévennes*, tome II, re-print 1991, pp. 330-336.





Tour sud-est.

TERRASSES ET BEALS

Accrochées sur les pentes abruptes des vallées, les fermes cévenoïses sont au cœur d'un terroir aménagé depuis des siècles. En effet, la culture en terrasses est une caractéristique de la région. Grandes ou petites, elles sont toutes bâties sur le même modèle : un mur de soutènement, construit à pierres sèches et à un seul parement, retient la terre de manière à constituer une surface plane cultivable. C'est essentiellement l'exploitation

de la châtaigneraie qui fit vivre les Cévenols. La culture du seigle était la céréale que l'on trouvait le plus fréquemment aux pieds des châtaigniers. L'exploitation des arbres fruitiers et de la vigne a été, jusqu'au XIX^e siècle, une ressource agricole complémentaire importante.

Ces terrasses étaient irriguées par des réseaux plus ou moins complexes de canaux, appelés « béals », qui, usant habilement des pentes naturelles, permettaient de conduire l'eau des sources et torrents. Souvent en partie taillés dans le rocher, parfois sur des hauteurs imposantes (plus de quatre mètres), ils suivent les courbes de niveaux. Des barrages construits en pierres de schiste posées sur chant contrôlaient le débit des eaux. Ces réseaux sont, à ce jour, peu, voire pas étudiés par les historiens alors qu'ils font l'objet de litiges permanents dans les actes notariés, dès le Moyen Âge. Utilisés jusqu'au début du XX^e siècle, la plupart de ces « béals » sont aujourd'hui comblés par les dépôts des inondations et envahis par le couvert végétal.



En effet, elle présente un superbe arc en plein cintre surmonté de deux motifs décoratifs. Le premier est un blason, finement sculpté, aux armes non identifiées. Le second représente le monogramme I.H.S., aux lettres gothiques entrelacées (abréviation de *JHesus*, faisant également jeu de mots pour *Jhesus Hominum Salvator*, Jésus sauveur des hommes): le I est orné d'une croix, montrant clairement la dévotion chrétienne du commanditaire. Quelques portes ouvrant sur la cour intérieure sont couvertes, l'une d'un arc surbaissé, orné de moulures et de piédroits de la fin du Moyen Âge, deux autres d'un arc en plein cintre. L'arc surbaissé est aujourd'hui en partie caché par l'un des piliers qui supportent la galerie intérieure de circulation distribuant le premier étage. Trois au moins des quatre logis existaient donc, de manière certaine, au XV^e siècle. Une petite fenêtre en arc brisé, à l'étage, est un indice supplémentaire de la période médiévale. Dans les façades extérieures, toutes les fenêtres ont été percées à la fin du XVIII^e siècle et au cours du XIX^e.

Bien que les éléments architecturaux médiévaux parvenus jusqu'à nous soient peu nombreux, cet édifice a été retenu en raison du souci décoratif apporté à la réalisation de la porte d'entrée. En effet, la présence, à la fois d'un blason et d'une sculpture de belle qualité, est exceptionnelle parmi tous les châteaux sélectionnés dans cet ouvrage. Ces détails ainsi que l'organisation architecturale médiévale permettent de penser que l'édifice original a été conçu comme résidentiel et confortable. Dans le courant du XVI^e siècle, l'ajout des tours d'angle, dans un but défensif, est lié vraisemblablement aux troubles associés aux guerres de religion et à la nécessité de mettre en défense une demeure qui n'avait pas été créée dans cette optique.

LEGENDE FAMILIALE DU MASARIBAL

Voici une histoire transmise oralement dans la famille Renard (anciennement Reynard) et que les propriétaires actuels du Masaribal ont bien voulu nous relater. Il semble, en effet, toujours intéressant de noter ces « légendes familiales » qui disparaissent souvent quand les derniers descendants meurent. Sans leur accorder une grande valeur historique, elles se fondent pourtant souvent sur une base réelle.

Alors qu'il fait ses études au lycée Louis Le Grand de 1816 à 1818 à Paris, Victor Hugo se lie d'amitié avec Jean-Pierre de Reynard. Ce dernier l'invite dans sa demeure familiale du Masaribal (*a priori* vers 1825-1827). Victor Hugo remarque, en arrivant, le blason sculpté au-dessus de la porte et lance « Vous avez des lions superbes!... Et... généreux! ». Ce bon mot fit rire et fut colporté dans la région. Mais l'histoire ne s'arrête pas là: Victor Hugo « réutilise » cette phrase dans la pièce de théâtre « Hernani ». Alors qu'elle est jouée à Paris, il raconte aux acteurs de la pièce l'origine de cette phrase mais pas à l'actrice qui déclama: « Vous êtes mon lion superbe et généreux! ». Ce qui provoque, à chaque fois, des fous rires dans les coulisses. La petite histoire raconte que l'actrice n'apprit qu'après la fin des représentations la raison des rires et qu'elle en rit à son tour. Sympathique légende qui n'en est peut-être pas une!

